



GÉRARD LEOVICI AVEC CATHERINE DENEUVE
« On l'a tué en pleine trajectoire »

Alors faut-il penser que son assassin était un professionnel du show-biz ? Ou, plus vraisemblablement, un des requins du gang des vidéocassettes — qui viennent de se faire arrêter et dont le « commerce » portait sur des milliards lourds ? Les policiers ne croient ni à la première hypothèse (« Dans le cinéma, on intimide mais on ne tue pas ») ni à la seconde (« Lebovici n'avait produit que cinq cassettes en deux ans, il ne croyait pas à ce marché qu'il estimait trop en dents de scie »). Non, ce à quoi ils s'intéressent, c'est à la face d'ombre de Lebo, celle que ses amis du cinéma ignorent totalement.

En mai 1968, Gérard Lebovici rencontre sur un pont de la Seine un jeune gauchiste, Gérard Guégan, qui le persuade de s'engager en créant une maison d'édition « révolutionnaire ». Elle s'appellera Champ libre, et, très vite, elle devient le lieu de rencontre des situationnistes — ces héritiers du dadaïsme et du lettrisme qui, dès les années cinquante, avaient amorcé la critique radicale du capitalisme comme du communisme et auxquels sont dus les grandes idées et les meilleurs slogans de Mai-68. Lebo découvre là un monde qui le passionne, et un jour c'est la rencontre, pour lui fulgurante, avec un homme, Guy Debord, « pape » des situationnistes, et son livre « la Société du spectacle ».

Qu'est-ce qui, en Debord, peut bien fasciner à ce point un homme comme Lebo ? Voit-il en lui le théoricien de la société-spectacle, qui, justement, démolit les médias, met en garde contre



toutes les illusions de l'image marchandise, bref, sape de fond en comble ce qui est, en principe, l'univers de Gérard Lebovici imprésario et producteur ? En tout cas, sous l'influence grandissante de Debord, Lebovici se transforme, se dédouble, défait dans l'ombre les valeurs qu'il sert le jour. Et c'est apparemment sans pro-

blème qu'il assume ses deux conditions d'homme de spectacle et de théoricien de l'anti-spectacle. En 1974, lors d'un mémorable déjeuner à la Coupole, il démissionne (c'est lui le financier) toute l'équipe de Champ libre (Guégan, Le Saux, Guiomar et Sorin) et reste seul avec son gourou, Debord. Pour projeter les films ultra-confidentiels de Debord (« Hurlements en faveur de Sade », « la Société du spectacle »), il achète une salle, le Studio Cujas, dont il comble régulièrement l'énorme déficit. Peu à peu il se brouille avec ses amis de gauche, s'enfonçant de plus en plus dans l'invective violente et la diatribe insultante contre les médias, la presse (« Je souhaite que vous creviez », écrit-il à « Libération ») et tout ce qui n'est pas le radicalisme situationniste, que Debord désormais est seul à représenter.

LA CONFUSION DES GENRES

Le roi Lebo n'est-il, finalement, qu'un homme sous influence ? A-t-il dérivé, à partir de Debord, vers des organisations extrémistes comme les Brigades rouges ou Action directe, qu'il aurait financées par goût du scandale et de la provocation ? Les policiers ne trouvent pas son nom sur les fiches des B.R. françaises — largement infiltrées et surveillées — et on dit, à Rome, que l'anarcho-mao-léninisme de Champ libre était « à des années-lumière de l'archéo-léninisme » des Brigades et de leur goût « supermaniaque pour les organisations fonctionnelles ». D'ailleurs, les Brigades rouges, grandes consommatrices de milliards, se procurent leurs fonds par des enlèvements ou des hold-up, plus rémunérateurs que les financements privés. Ce qui n'exclut pas que Gérard Lebovici ait pu subventionner quelques clandestins autonomes, dangereux quand ils sont le dos au mur et sur le point d'être arrêtés. Or, à ce moment-là, se préparait justement le vaste coup de filet policier contre Action directe, qui devait aboutir la semaine dernière à plusieurs arrestations.

Troisième et dernière hypothèse : en rééditant récemment « l'Instinct de mort » du gangster Mesrine, Gérard Lebovici avait revendiqué en préface le « redoutable honneur » de publier à Champ libre celui qu'il considérait comme un héros de la liberté. Là encore, il était fasciné par la clandestinité, la contestation ouverte, la révolte contre la société. Mais à vivre dangereusement on prend des risques, et le milieu des truands, comme celui des irréguliers, n'est pas un champ ouvert à la spéculation intellectuelle ou à la contestation doctrinaire. On y manie plus souvent le couteau que l'argument, le revolver que la théorie. Est-ce de cette confusion des genres qu'est mort le roi Lebo ? Le mystérieux François qu'il allait retrouver était-il François Besse, compagnon de Mesrine, actuellement en cavale ? Pour les policiers, complètement déroutés, « toutes les portes sont ouvertes ». Mais elles ne mènent pour l'instant qu'à un trou noir, noir comme le parking où mourut, une fin d'après-midi, celui qui voulut avoir dans son jeu toutes les cartes, celles de l'esprit, de l'argent, du pouvoir et de la révolte.

JOSETTE ALIA

(Enquête de Carole Barjon et Alain Hamon)